

Chapitre 5

L'ennui dans l'attente

Cela dure depuis déjà combien depuis quand
Au-dehors il y a le soleil et la pluie
Au-dedans pas d'espoir qu'autrement cela vire
Mais il faut sa durée enfin pour toute chose
Louis Aragon
Rue de Rennes

La porte de la première chambre est fermée, il n'y a pas de bruit, les enfants sont sûrement à l'école, je les ai croisés ce matin. La porte donnant sur la chambre occupée depuis presque un an par un couple moldave est entrouverte, Ludmila fait le ménage et son mari discute avec un homme que je ne connais pas. Il est deux heures de l'après-midi, tout est calme dans cet appartement du troisième étage. Je frappe à la dernière porte, au bout du couloir. Aké est dans sa petite chambre étroite, la télévision allumée mais sans volume, il écoute la radio allongé sur son lit. Qu'est-ce que tu faisais ? « Rien, tu vois, comme d'hab. » (notes de terrain, 04/07/05).

Ce fragment de mes notes de terrain date du 4 juillet 2005 mais il n'est pas très différent de celui que j'écris le 21 avril, le 14 février ou le 31 mai, pour ne citer que quelques exemples. Il ne se passe pas grande chose, on dirait. Comme dans certains films dudit « nouveau cinéma argentin », tels que *La libertad* de Lisandro Alonso, *Hamaca Paraguaya* de Paz Encina⁶⁹, où seul le spectateur pris au dépourvu attend qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire car d' « action », du moins en principe, il n'y en a pas. Précisément, dans ces pages il sera question d'explorer un aspect dont le matériau ethnographique rend compte de manière accablante : la perception d'un temps vide. Ou, ce qui semblerait une expérience voisine : l'ennui.

L'ennui est couramment défini comme une peine qu'on éprouve en raison d'une contrariété, qu'il s'agisse d'une difficulté, une complication ou une préoccupation. Mais il est également un malaise causé par l'inaction, par l'occupation monotone ou dépourvue d'intérêt. Ainsi, l'ennui peut être décrit essentiellement par l'absence de traits positifs : pas de

plaisir, pas de joie, pas de goût, pas de désir, pas d'intérêt... Je n'ai aucune intention ici de traiter la question à la manière du roman d'Alberto Moravia, où l'écrivain pathologise l'ennui de Dino en en faisant une donnée constitutive de sa personnalité. Chez lui, il s'agit d'une sorte d'indifférence tandis que chez mes interlocuteurs il est une sensation de vide, de défaillance et, plus important encore, de manque des possibles au présent. Bien évidemment, le monde des possibles est à construire, pour les demandeurs d'asile et pour nous tous. Néanmoins, d'après ce que j'ai pu observer, lorsque l'attente des demandeurs d'asile se déploie presque exclusivement dans l'environnement du CADA, la quête de cet univers se disloque et l'incertitude devient, pour beaucoup, paralysante. S'ennuyer au CADA implique faire l'expérience d'une temporalité où l'on est dans le désœuvrement. D'un temps arrêté, qui ne passe plus.

Pour expliquer l'ennui qui se manifeste dans l'attente, Barry Schwartz (1975) – qui développe une sociologie des queues et des files d'attente – reprend la psychanalyse de Bruno Bettelheim, pour qui l'attente est vécue comme un vide mais en même temps comme quelque chose d'épuisant, et surtout, d'ennuyeux. Cet ennui est l'expression ouverte de l'anxiété inconsciente, ou du moins, de tensions sans un contenu conscient défini. Ainsi, en l'absence de quelque chose de constructif à faire, l'énergie de l'attente est employée au service de la répression, qui, dans une économie psychique, ne peut avoir lieu qu'au coût de l'ennui. Dans ces pages il n'est pas question de se plonger dans une étude psychologique de l'ennui, encore moins de l'attente. Il est pourtant vrai que s'intéresser aux expériences suppose travailler sur les subjectivités. La notion d'expérience implique des données sensorielles et cognitives, mais également des sentiments, des désirs, des attentes et des prévisions (Bruner et Turner, 1986). L'expérience c'est des perceptions et des pratiques ; elle est la réalité telle que vécue. Elle est donc toujours subjective. Toutefois, ici il s'agit moins de l'expérience individuelle que de l'expérience sociale. Le temps, produit fondamentalement collectif de l'activité des hommes et de leur attribution de sens, conserve toujours sa relation aux autres, même dans les moments où le sentiment individuel est le plus affirmé (Nowotny, 1992). Je ne prétends aucunement plaider pour l'existence d'une seule et unique expérience de l'attente des demandeurs d'asile. Ou, en tout cas, cette expérience serait construite par d'autres multiples expériences ; l'ennui en constituerait donc une expérience parmi d'autres.

L'ennui des résidents

Lorsque j'arrive dans sa chambre, la porte est ouverte, je le vois qui range sa vaisselle. La télé allumée, il vient de manger, il me propose un thé et la discussion s'engage sur pas grande chose au début... Les émissions se succèdent, nous, on parle sur différents sujets (...), son portable sonne une fois, c'est un pote ivoirien, me dit-il. Il n'avait rien prévu pour aujourd'hui hormis ma visite. « Heureusement que t'es venue, je m'ennuie un peu ». (notes de terrain, 21/04/05)

Ce n'est qu'au moment de la relecture de mes notes que je m'aperçois que certains passages de mon carnet sont toujours les mêmes, que les scènes où il ne se passe rien sont courantes, que le rythme est monotone, que la télévision est un élément central dans la vie quotidienne, que moi-même je m'ennuie en relisant mes notes...

L'extrait ci-dessus rend compte des rencontres avec un demandeur d'asile ivoirien que j'appelle ici Aké. Quand j'ai fait sa connaissance, selon ses propres termes, il ne faisait pas grand chose de ses journées, il restait tout le temps dans sa chambre sauf quand il devait aller chez le médecin ou pour les activités organisées par les animateurs du CADA, où il était arrivé en décembre 2004, après avoir passé plusieurs semaines chez des compatriotes qu'il avait connus dans un café Place de Clichy. En arrivant en France, il n'avait trouvé d'autre option que le métro pour dormir et les cafés pour se réchauffer. Un bref détour dans sa trajectoire permettra de mieux comprendre son ennui au foyer⁷⁰.

Aké a aujourd'hui trente deux ans. Il est ivoirien. Fils d'un médecin décédé lorsqu'il avait six ans et d'une mère professeur de lycée, il appartient à une famille aisée de Bouaké. « Je ne dis pas qu'on était des princes mais on avait tout là-bas ». Après le bac, il s'inscrit à l'université pour faire de la Gestion, il obtient une licence mais ne pourra pas finir sa maîtrise. À l'époque, à côté des études, il travaillait comme enseignant dans un lycée. Il participait également au projet d'*École pour Tous*, ONG qu'il avait aidé à fonder avec d'autres collègues, avec l'appui de l'UNICEF. Et il écrivait sous un pseudonyme de chroniques sur la situation dans la région pour le quotidien *Le Front*.

Manifestations, année blanche, bagarres à Abidjan, protestations publiques... ses articles devinrent des critiques aigües, les menaces se succédèrent, le pire allait bientôt arriver. Aké me raconte qu'un soir, lorsqu'il était chez sa mère avec sa fiancée et sa petite fille, on sonna à la porte. Il ouvrit. Pas le temps de réagir, on lui tira deux balles dans le

ventre. Il tomba inconscient. Sa mère reçut un coup, elle mourut tout de suite. Lui, on le croyait mort aussi. Il fut emmené à l'hôpital dans la voiture de sa tante, opéré d'urgence par de médecins de MSF qui se trouvaient là. Convalescent, effondré par le décès de sa mère, il partit se cacher loin de la ville. Par ailleurs, sa famille lui organisa des obsèques pour faire croire qu'il était bien mort. Il réussit à passer la frontière en camion et monta jusqu'à Bamako chez des amis. Un passeur le fit venir en Europe. Ils voyagèrent ensemble via Tunis jusqu'à Barcelone où Aké resta une semaine avant de s'acheter un billet et d'arriver à Paris en car. Il n'avait presque plus d'argent. Il était « déboussolé », il ne comprenait rien au métro, il ne connaissait personne. Il remplit le dossier – puisqu'il savait qu'il allait demander l'asile – et fut convoqué à l'OFPRA quelques mois plus tard.

Ainsi s'ouvrait pour Aké une temporalité marquée par l'attente. Le fragment cité plus haut rend compte de son quotidien au CADA. Puisqu'il s'était créé entre nous une relation d'amitié, lorsque je ne menais pas d'entretien, il était d'habitude que je passe chez lui manger des clémentines, boire un thé, discuter un peu et regarder la télévision. Selon les périodes, Aké reste plus au foyer ou au contraire évite d'y passer toute la journée enfermé. D'habitude, il se lève à 6h pour faire la prière et retourne au lit tout de suite après. Il se réveille vers 10h30. Le matin passe entre les nouvelles qu'il écoute à la radio, le courrier qu'il descend chercher aux bureaux de l'équipe sociale, quelques mots avec des résidents croisés par hasard. L'après-midi c'est le temps de la télévision, éventuellement de la radio. S'il y a une sortie récréative au musée, au parc, à Paris, il se peut qu'il y participe ; en fait, il participait des activités du foyer surtout au début de son séjour. S'il a la « pêche », il ira à Clichy rencontrer ses copains. À cela s'ajoutent, bien sûr, les visites à la Préfecture, tous les trois mois, pour renouveler le récépissé, les courses du côté de Château Rouge. Le soir parfois il discute quelques instants avec un ou deux résidents avec lesquels il s'entend bien.⁷¹

Le CADA apparaît ainsi comme l'espace interstitiel de l'attente d'Aké, il s'agit d'un présent sans tâches pendant lequel il ne fait rien. Lors d'un entretien, Edona Bashe, jeune Albanaise, rend compte elle aussi de la monotonie habituelle, du rythme lassant des journées qui s'étirent : « Depuis que je suis ici j'ai l'impression que le jour a 30 heures, et pourtant je dors beaucoup ! [rires] Mais bon, on n'a pas grand chose à faire ». Lorsque j'ai fait la connaissance d'Edona et son mari, venus de Korça, « le petit Paris » de l'Albanie, tel que l'on désigne leur ville natale, ils atten-

daient depuis cinq mois la convocation à la Commission des recours. Je communique avec eux, surtout avec elle, en français. Edona apprend la langue de manière autodidacte, elle ne peut pas suivre les cours proposés par le CADA car elle doit aller se faire soigner à l'hôpital deux fois par semaine : elle a une cicatrice impressionnante au milieu du visage, l'œil déformé de même que la joue. Elle a déjà subi une opération en France, il lui en faut au moins deux autres. Je n'ai jamais osé lui demander les causes de cet « accident ». Au troisième étage, dans les bureaux, tout le monde spéculé qu'il s'agit d'une trace de ce qu'ils ont vécu au pays. Elle porte toujours ses cheveux foncés sur le visage et avoue ne pas aimer qu'on lui parle de « l'accident » (c'est ainsi qu'elle le désigne).

« Je ne sors pas beaucoup, je n'aime pas sortir, les gens me regardent tout le temps. Mon mari va faire des tours un peu mais moi, je ne fais rien ici. Il n'y a rien à faire. On se lève tard, on se couche vers minuit. On regarde la télé. On se lève, je fais le ménage, je prépare à manger. On parle, on se bagarre, on regarde la télé ou on écoute la radio. Je vais à l'hôpital ou je reste ici à lire en français, on m'a prêté quelques livres. Je ne fais rien » (entretien, demandeuse d'asile albanaise, 19/10/04).

À partir de l'ethnographie du quotidien des résidents, on peut constater que ne rien faire implique diverses activités menées dans l'environnement domestique. Il s'agit, tel que l'exprimait Edona, de regarder la télévision, écouter la radio, faire le ménage, dormir, lire, discuter avec les voisins, avec moi... Le quotidien des Bashe n'est pas très différent de celui d'Anna, leur voisine de couloir, avec qui, d'ailleurs, Edona a l'habitude de discuter « parce qu'elle est gentille et me dit que je parle bien le français », me raconte Edona. Anna est tunisienne, elle a 24 ans. Elle est mariée avec Omar, un garçon palestinien qu'elle a connu dans son pays, lorsqu'il fuyait le Moyen Orient. Ils sont arrivés en France en mai 2004 après deux ans en Suède où se trouvaient déjà les frères de son mari, tous des anciens collaborateurs d'un important leader palestinien. Étant donné les dispositions du règlement de Dublin II, ils ont dû revenir en France, car ils étaient entrés dans l'Union européenne par le territoire français. Là-bas, on leur avait donné « un bon logement, une belle maison meublée. Regarde les photos, Carolina », me montre-t-elle en guise de preuve lors d'un entretien dans sa chambre. Toutefois, ils ont été contraints de quitter leurs proches dans le pays scandinave et ont dû attendre longtemps avant qu'on leur « organise » le retour en France. Ils croyaient que les bureaux concernés des deux États se mettraient d'accord pour « organiser l'arrivée

à Paris, le logement, le dossier et tout ça ». Or, personne n'était prévenu de leur situation. Ils ont dormi dans un hôtel d'abord, deux ou trois nuits dans la rue, puis ils ont contacté le numéro national d'aide aux personnes sans abri, le 115, et après quelques jours dans un hôtel ils sont arrivés au CADA où j'ai fait leur connaissance. Elle avait commencé une licence de Lettres à Tunis et elle essayait à l'époque d'avoir une place à l'Université Paris VII en faisant valoir les accords binationaux malgré l'interdiction de s'inscrire à l'université avec un récépissé renouvelable chaque trois mois, parce qu'elle voulait surtout :

« revenir un peu à une vie normale. Ici tu manges, tu dors, tu manges, tu dors. On ne fait rien, je ne peux plus vivre comme ça, j'ai perdu sept kilos... Je ne suis pas bien... rien à faire, toujours là, ce n'est pas une vie ça » (entretien, demandeuse d'asile tunisienne mariée à un Palestinien 28/10/04).

Plutôt que d'être sans emploi du temps, ce qui pourrait ne pas être perçu de manière négative, le problème d'Anna, et celui des demandeurs d'asile rencontrés, est d'être privé de toute maîtrise du présent et du futur immédiat. Le pouvoir sur le temps et sur les espaces de circulation, comme le note Smaïn Laacher (2007 : 77) appartient à d'autres forces et à d'autres institutions. Anna ne fait que rester « toujours là ». Rester dans la chambre du CADA à passer le temps faisait partie aussi du quotidien de Makan, surtout au début de son séjour au foyer. Comme Anna, il sentait que ce n'était pas une « vie normale ». En Guinée, il était étudiant de sociologie et un fervent militant politique, tout comme son père. En janvier 2007, raconte Makan au cours d'un entretien, la gendarmerie l'arrêta pour la troisième fois et l'emmena dans « une sorte de camp ». Il fut torturé et resta enfermé pendant deux semaines jusqu'à ce que son oncle paie quelqu'un pour le libérer et le conduire, caché, à l'aéroport de Conakry. Il ne savait pas où il allait. À l'aéroport Charles de Gaulle, le contact de son oncle avec qui il voyageait lui donna 50 euros et partit. C'était au mois de février, Makan se souvient qu'il faisait froid. Un homme du service de nettoyage de l'aéroport le salua en langue bambara, « j'ai dit que j'étais guinéen, il m'a demandé si je parlais soninké, non je ne parle pas soninké. Il dit qu'est-ce qui va pas et je lui ai tout expliqué », remémore Makan un an plus tard. C'était un Malien, qui lui offrit son blouson pour se couvrir et lui expliqua comment prendre le RER en direction de Paris. Quelques jours après son arrivée, Makan enregistra son adresse à la Plateforme de domiciliation de *France Terre d'Asile* où les inter-

venants sociaux considèrent qu'il avait besoin de soins médicaux. Il fut donc envoyé à l'hôpital Lariboisière, où il passa une semaine pour faire des examens et soigner ses blessures. Il fut ensuite accueilli au CADA où j'ai fait sa connaissance.

Pendant les premiers mois au foyer, il passait beaucoup de temps dans sa chambre sans sortir. Après le rejet de l'OFPPRA ce fut pire. Il s'en souvient dans ces termes :

« Je pouvais rester 2 jours 3 jours dans ma chambre sans sortir, j'attendais ma commission, la seule personne qui venait me faire sortir c'était M Traoré. Lui, il est ivoirien, moi j'suis guinéen, on se connaît d'ici, du CADA, il me parle souvent, me dit qu'il faut (...) oublier, penser à autre chose » (entretien, demandeur d'asile guinéen, 8/04/08).

Les journées avaient du mal à s'écouler pour Makan, qui ne faisait pas grand chose à part descendre chercher le courrier et regarder la télé dans sa chambre. Amy, demandeuse d'asile somalienne, ne fait pas grande chose non plus, mais ses journées sont rythmées par son petit fils. Elle lui donne à manger, descend avec lui dans la salle de jeux, remonte dans la chambre pour le faire dormir et lui donner à manger encore une fois. La télévision est allumée depuis qu'elle se réveille mais elle ne s'intéresse pas plus que ça aux émissions. Lorsqu'elle descend chercher le courrier, elle en profite pour discuter un peu avec les intervenants, avec qui elle s'entend bien. De temps en temps elle passe boire un thé dans la chambre d'Aké. En dehors des sorties organisées par les animateurs du foyer, auxquelles elle participe fréquemment, Amy reste la plupart du temps dans le CADA, « je ne sais pas où je pourrais aller », m'explique-t-elle. Le quotidien de la famille Buko semble également marqué par les horaires des enfants et les activités organisées par le CADA (les cours de français, les sorties). Sinon, l'ennui. Voici un fragment de mes notes qui illustre leur quotidien à l'époque :

Je monte chez les Buko. Alban est couché, la télé allumée, Drita ouvre la porte avec le balai à la main. Les enfants sont à l'école. Elle allume le feu [pour faire du thé] et quelques minutes après on est tous les trois autour de la table à s'amuser avec un petit dictionnaire albanais-français (notes de terrain, 30/05/05).

Alban Buko, lui, ne pourra jamais oublier les cris de son fils lorsque des soldats de l'Armée de libération du Kosovo sont entrés chez eux, au

Kosovo. C'est cet épisode qui leur a fait prendre la décision de partir, m'explique-t-il un après-midi longtemps après avoir fait sa connaissance. Ils sont d'abord restés trois mois logés dans une tente, quelque part en Macédoine. Puis, ils ont réussi à payer un passeur pour traverser la frontière à dix dans la vieille voiture de son beau-frère. Alban, Drita et leurs deux enfants sont finalement arrivés en France. Après quelques semaines dans un hôtel ils sont arrivés au CADA. J'ai fait leur connaissance lorsqu'ils attendaient le recours, après un rejet sans avoir eu d'entretien à l'OFPRA.

Ce lundi, le matin passe tel que le décrivent mes notes. À midi, j'accompagne Drita chercher sa fille à l'école, elle discute avec d'autres mamans devant la porte de l'établissement et nous revenons toutes les trois à pied. Son fils rentre tout seul. Elle leur fait à manger et ils descendent ensuite jouer avec d'autres enfants du foyer. L'après-midi, Alban va à la téléboutique parler au téléphone avec sa sœur restée au pays. Plus tard, ils regardent tous les quatre un film à la télé. Ainsi, la journée s'écoule.

L'expérience d'une temporalité redondante, d'un temps difficile à remplir rappelle la figure du vagabond que décrit Zygmunt Bauman (1999). Il postule que le premier des facteurs de discrimination sociale à l'ère actuelle est l'accès à la mobilité mondiale et qu'il existe des différences profondes entre les deux mondes situés aux deux bords de la nouvelle hiérarchie de la mobilité. Pour le premier, le monde de la mobilité mondiale, l'espace n'est plus une contrainte, on peut le traverser facilement, que se soit de manière réelle ou virtuelle. Pour le deuxième, le monde de ceux qui sont cloués à la localité, qui ne peuvent pas se déplacer, et qui doivent donc subir passivement tous les bouleversements que connaît la localité dont ils ne peuvent partir, l'espace est bien réel et les enferme peu à peu. Si les habitants du premier monde sont constamment occupés et n'ont jamais le temps, ceux du deuxième monde, les vagabonds, « sont écrasés par le fardeau d'un temps abondant, redondant, inutile, qu'ils ne savent pas comment remplir » (1999 : 135). Les habitants du premier monde vivent dans le temps, l'espace ne compte pas pour eux, puisqu'ils peuvent franchir instantanément toutes les distances (l'auteur dessine la figure du touriste comme l'habitant du premier monde par excellence). Les habitants du deuxième monde vivent dans l'espace, un espace pesant, résistant, intouchable, qui enserme le temps et le soustrait au contrôle des habitants. Les demandeurs d'asile rencontrés se trouvent cloués à la spatialité du CADA après une période plus ou moins longue

de circulation contrainte, de traversée des frontières et d'errance. Dans cette halte, ils font l'expérience d'un temps à remplir.

Pour Klara Golounova, demandeuse d'asile russe, il est difficile de comprendre cette temporalité imposée où l'on est contraint de « rester les bras croisés ». Pour cette dame, comme pour une bonne partie de mes interlocuteurs ainsi que pour la société (occidentale/occidentalisée) en général, « ne rien faire » est connoté de manière négative et se trouve à l'opposé de l'image du travailleur, dont le travail « dignifie ». Le problème de l'inactivité domine la vie au foyer, de la même manière que dans des camps de réfugiés. Les souffrances morales, voire les troubles psychologiques, écrit Michel Agier (2008 : 207), liés à l'inactivité professionnelle occupent une place importante dans le quotidien individuel. Les gens passent ainsi leur temps à « étirer le temps ». L'auteur note que les réfugiés expriment avant tout des sentiments d'impuissance et d'inutilité. C'est d'ailleurs ce que ressent M. Golounov, le mari de Klara, qui a des « petits boulots » depuis leur arrivée en France, « pour l'argent bien sûr » mais aussi parce que « ce n'est pas bien de rester les bras croisés et qu'on vous donne tout, on se sent ridicule ». Je reviendrai sur ce qu'implique le travail (il est sous-entendu qu'il s'agit du travail « au noir ») pour certains demandeurs d'asile plus loin. Ici je voudrais plutôt souligner l'opposition que fait M. Golounov entre le travail (les « petits boulots ») et l'assistance sociale (lorsqu'« on vous donne tout »). Cela conduit à penser les parallèles possibles avec les personnes au chômage en France.

Tout comme l'immigration, le chômage est devenu une « nouvelle question sociale »⁷² dans l'Hexagone depuis la fin des années 1970. De même que mes interlocuteurs ethnographiques, les chômeurs sont aussi des « demandeurs » : juridiquement (puisque telle est la dénomination officielle) et donc également soumis à l'attente.⁷³ Il est vrai que leur attente est censée être « active » puisqu'ils sont considérés comme des « chercheurs d'emploi » et doivent donc « rechercher ». Toujours est-il que les chômeurs se retrouvent face à la désorganisation de leurs habitudes et leur quotidien n'est plus cadré à partir de la temporalité (dominante) qui alterne travail et non-travail. Tout comme le présent des demandeurs d'asile, le leur est marqué par l'incertitude.⁷⁴

Les auteurs d'une enquête pionnière dans la matière, sur les chômeurs de Marienthal, menée au début des années 1930 dans un bourg industriel de l'Autriche, deux ans après la fermeture de l'usine de filage de coton, estimaient que « ne rien faire » constitue la forme d'utilisation la plus fréquente du temps chez les hommes qui ont perdu leur travail (1981 :

110). Cette expression synthétise, en effet, le sentiment de ce qui domine pour beaucoup de mes interlocuteurs les journées au foyer. Dans *Méditations Pascaliennes*, Pierre Bourdieu (2003) argumente que l'expérience du temps s'engendre dans la relation entre l'habitus et le monde social. Plus précisément, le temps, écrit-il, n'est réellement éprouvé que lorsque se rompt la coïncidence quasi automatique entre les espérances (*illusio*) et les chances (*lusio*). Ainsi, c'est du décalage entre les attentes et le monde qui vient les remplir que le temps n'y passe plus inaperçu et qui naissent des rapports au temps comme l'attente. Entre les murs du CADA, pour les demandeurs d'asile ainsi que pour les chômeurs de Marienthal, il s'agit d'un « temps vide » où l'on ne fait rien. Bourdieu – qui écrivit d'ailleurs la préface à l'édition de 1981 de Paul Lazarsfeld – peint la temporalité des chômeurs de couleurs sombres et de contours marqués par l'expérience d'un « temps mort ».

L'expérience des chômeurs et des demandeurs d'asile diffère en ce que les premiers se trouvent dans un environnement connu, ont des réseaux sociaux établis. Or, dans ce bref aperçu de leur temporalité, on peut voir que de manière similaire, demandeurs d'asile et chômeurs font l'expérience d'un brouillage des cadres temporels. Les personnes se retrouvent confondues, leurs repères (temporels) habituels sont bouleversés, elles se retrouvent soumises à une nouvelle temporalité dont la particularité est d'être tout aussi provisoire qu'indéfinie et liminale. Demandeurs d'asile et chômeurs se trouvent soudain immergés dans une temporalité construite de toutes sortes de petites activités où domine une impression de vide.

Une des principales sources de difficulté lorsqu'on traite du temps – repérée par Norbert Elias (1996) dans son essai sur le temps – est la tendance à attribuer au temps lui-même certaines propriétés des processus dont ce concept représente symboliquement les aspects évolutifs. Nous disons « le temps passe », constate Elias (1996 : 83), en faisant référence aux transformations continues de notre existence ou des sociétés à l'intérieur desquelles nous vivons. L'exemple inverse (mais similaire) est celui des demandeurs d'asile en CADA, où l'on dit que « le temps ne passe pas » ; ce qui n'évolue pas c'est la situation dans laquelle ils se trouvent.

Existe-t-il une différence de genre dans le rapport au temps d'après les observations dans les CADA ? Des distinctions culturelles dans la perception de l'attente ? On le sait, le temps est un élément important (dans la construction) de la subjectivité. Et la temporalité n'est pas universelle, le temps n'est pas conçu de la même manière partout et par tous.

Les personnes que j'ai rencontrées n'ont pas toutes eu le même rapport à l'attente, pareil pour l'incertitude ou le confinement. Parler de l'expérience de l'attente au singulier n'implique aucunement d'anéantir la possibilité des expériences de l'attente au pluriel. Les différents vécus de l'attente déployés dans ces pages ne prétendent pas rendre compte des étapes de l'attente mais plutôt aborder les manières distinctes de vivre cette période intermédiaire à partir du matériau recueilli. Et ces différentes façons de « faire avec », tel que le définissait un demandeur d'asile rwandais, ne me semblent pas avoir tant de rapport à la culture des personnes qu'à leur parcours préalable. La diversité de pratiques de la temporalité, telle que l'exprime Alban Bensa (1997 : 15), « ne tient pas à de mystérieuses 'variations culturelles', mais renvoie aux contraintes spécifiques qui confèrent à chaque situation sa singularité temporelle ». Il est clair que la situation du CADA imprime la particularité d'une temporalité de l'attente dont tous les demandeurs d'asile font l'expérience (et c'est dans ce sens que je veux souligner lorsque j'utilise le terme d'expérience au singulier). Or, les différences qu'il peut y avoir dans leur rapport à l'attente tiennent à leurs parcours. Les différents profils, milieux d'origine, histoires qui provoquent la migration, en un mot, les différentes trajectoires, permettent mieux, à mon avis, de comprendre la multiplicité d'expériences (au pluriel) de l'attente. Que la conception du temps dans un village africain soit différente de celle qui existe en Europe de l'Est ou de celle quelque part en Asie, ou encore du temps tel que conçu en France, est hors de doute ici. Je dois cependant avertir que je n'ai pas trouvé que les différences culturelles renvoient systématiquement à des différences quant à la perception de l'attente. Cela, j'y insiste, ne veut pas dire que l'attente soit vécue de la même manière par tous mes interlocuteurs, les diverses expériences de l'attente analysées dans cette deuxième partie le démontrent.

Le genre ne semble pas non plus instaurer des différences dans le rapport à l'attente. Je dirais qu'il existe plutôt une distinction en ce qui concerne le rôle social attribué puisque les femmes mères sont encadrées dans une temporalité liée à la scolarité, aux besoins des enfants et à la socialité qui se développe autour d'eux, dont les rapports avec d'autres parents rencontrés à la sortie de l'école ou au centre de loisirs constituent un exemple. C'est le cas d'Amy par exemple. Mais les hommes pères se conduisent de manière similaire lorsqu'il s'agit des familles monoparentales. C'est, en l'occurrence, le cas d'Adam (demandeur d'asile d'origine congolaise qui est au foyer avec son fils cadet). Lorsqu'il y a les deux

parents, il se peut que l'homme reste un peu plus à l'écart des structures temporelles établies par la scolarité mais en général, si les parents restent la plupart du temps au foyer, s'ils n'ont pas d'activités à l'extérieur, toute la famille suit le rythme des enfants. Les Buko en constituent un exemple. Les femmes, certes, sont celles qui s'occupent le plus souvent des activités ménagères et ce sont généralement les repas qui cadrent la routine. D'après les observations que j'ai pu faire et les conversations que j'ai pu avoir avec des demandeuses d'asile, cela ne leur épargne aucunement l'expérience de l'attente ni ne constitue une différence majeure vis-à-vis l'expérience des hommes.

La télévision, compagne de l'ennui

La télévision constitue, dans le monde occidental au moins, la principale activité de loisir culturel. Elle s'est vite intégrée à la vie domestique et est devenue une pratique de masse quotidienne, répandue dans toutes les classes sociales et styles de vie. Au foyer, presque tous les résidents se procurent un petit écran peu après leur arrivée. Certains en avaient déjà un, tel le cas d'Ana Vargas qui, racontant son errance dans les hôtels avant d'obtenir une place au CADA, mentionnait la télévision dans l'inventaire de ses objets :

« C'était horrible, d'un hôtel à l'autre, d'un bout à l'autre de la ville, avec l'enfant, les valises, la télévision et une petite plaque pour cuire un riz pour manger chaud » (entretien traduit de l'espagnol, demandeuse d'asile colombienne 22/01/04).

Appareil neuf, vieux, emprunté, acheté, peu importe. Les familles de quatre ou cinq membres, les familles monoparentales, les hommes seuls, les mineurs isolés, ils ont tous la télévision dans leurs chambres. De tous les résidents que j'ai croisés dans les CADA, seuls deux ou trois n'avaient pas de télévision. Malgré son omniprésence – qui n'est, bien entendu, pas exclusive des CADA ni des foyers d'immigrés – les usages qu'on en fait ne sont pas les mêmes pour tous les résidents. Pour Edona Bashe, par exemple, la télé est un outil pour apprendre la langue :

Nous, on a acheté la télé pas cher et c'est très pratique parce que j'écoute et j'apprends le français. J'ai beaucoup amélioré depuis qu'on a la télé (...) M6 c'est très bien, nous on aime regarder les clips (conversation, demandeuse d'asile albanaise 25/10/04).

Cet « usage cognitif »⁷⁵ est fréquemment mis en avant par les demandeurs d'asile non francophones au début de leur séjour au foyer, et encouragé par les référents sociaux. À cela s'ajoute un « usage relationnel », puisque la télévision peut alimenter les conversations avec les voisins. Ainsi, par exemple, les nouvelles du journal de 20 heures sont commentées par Amy et Aké lorsqu'ils se croisent dans les escaliers le matin, en allant chercher le courrier aux bureaux des référents. Sonia et Ludmila commentent habituellement le feuilleton de midi, qu'elles suivent de manière plus ou moins régulière. De ce fait, la télévision offre un sujet de conversation, donc de socialisation, avec d'autres résidents en même temps qu'elle apparaît, quelquefois, comme une manière de structurer le temps. Néanmoins, malgré ce que l'on pourrait croire, je n'ai rencontré que très peu de résidents qui suivent régulièrement, comme des « fans » un feuilleton, une télé-réalité ou une série en particulier. Madina Isminova allume la télévision tous les matins, lorsque les enfants sont à l'école et qu'elle fait le ménage :

« Je regarde un peu la télé le matin, quand je repasse les habits, je fais le ménage et tout ça. [Je regarde] n'importe quoi, je change un peu de chaîne, peu importe » (entretien, demandeuse d'asile tchétchène 13/04/04).

Cet « usage structurel » concerne toutes les situations où la télévision accompagne d'autres activités, notamment les tâches domestiques. Ainsi, tel que note Coulangeon (2005), elle structure le temps quotidien des femmes au foyer ou des retraités.⁷⁶ La télévision est généralement placée dans les interstices de l'emploi du temps. Alors, à plus de temps libre, plus de temps pour regarder la télévision. Et pourtant, dans les CADA, la plupart du temps, elle est allumée mais n'est pas regardée.

Analysant les modes de vie et les usages du petit écran chez les personnes âgées de plus de 75 ans, Vincent Caradec (2003) construit trois modes d'écoute idéaux-typiques que l'on peut retrouver dans les usages qu'en font les résidents. Je reprends ici cette typologie en l'appliquant aux observations du quotidien des demandeurs d'asile en CADA : 1) Dans le « mode de la connaissance », la télévision apparaît comme un moyen de s'informer, de « rester au courant », d'apprendre et de « découvrir » des choses. J'ai déjà signalé que pour certains résidents la télévision constitue un moyen de connaissance, notamment, de la langue, mais également de la culture et du paysage français. 2) Dans le « mode du spectacle », il ne

s'agit plus d'apprendre, de « savoir », mais de « voir », d'assister à un spectacle. Les Inyangamugayo, couple âgé d'origine rwandaise, allumaient leur petite télévision le soir lorsqu'il y avait « un bon film ». Le plaisir procuré se trouvant associé à un engagement intellectuel qui consiste à essayer de résoudre l'énigme du film ou à comprendre la psychologie des personnages (2003 : 314). Pour Sonia et Ludmila, le plaisir éprouvé en regardant leur feuilleton préféré provient, plutôt, de leur attachement aux personnages qu'elles voient en scène, sur l'écran bien sûr, quotidiennement, et qui assurent, d'une certaine façon, une « sociabilité de substitution » (2003 : 315). 3) Le « mode de la compagnie » constitue le degré zéro de l'écoute. Les gens portent une attention très faible aux émissions diffusées. Ce troisième mode nous fournit une piste pour explorer ce que l'on fait de la télé allumée toute la journée au foyer. Elle est, en effet, allumée mais elle n'est pas regardée tout le temps, peu importe donc la chaîne ou l'émission. Cet usage se décline en trois registres proposés par Caradec (2003) : a) Au foyer, la télévision apparaît comme « une présence » pour alléger la solitude, de M^{me} Bongo lorsque ses enfants sont à l'école, de Cyr qui passe ses journées dans sa petite chambre, de Aké. b) Le petit écran « accompagne » les activités ménagères de M^{me} Isminova, de M^{me} Jaraonary. c) La télévision apparaît également comme « une façon de passer le temps ».

On peut, néanmoins, aller plus loin dans l'exploration de qu'on fait de ce « bruit de fond » habituel, et pour cela, il me semble utile de se pencher vers la linguistique de Roman Jakobson (1981), plus particulièrement, sur les fonctions du langage. À partir des six facteurs constitutifs du procès linguistique, il dégage six fonctions du langage, qui interviennent à plusieurs en même temps dans la langue⁷⁷. La télévision allumée mais qui n'est pas regardée, comme c'est le cas dans la chambre de Mathieu, parfois chez Sonia aussi, comme c'était le cas lorsque je discutais de manière informelle ou même lorsque je menais un entretien enregistré avec Aké, dans toutes ces situations, la télévision relève de la fonction phatique⁷⁸ du langage. Le message est centré uniquement sur le contact, c'est-à-dire, le canal physique et la connexion psychologique qui permet la communication. Le seul but du message est de maintenir la communication, de vérifier le contact. Ainsi, peut-on dire que ce « bruit de fond » qu'est la télévision au CADA, dans les chambres du CADA, ne relève pas de la transmission de sens. Elle ne fait pas sens, elle fait signe, elle est là juste pour garantir la possibilité d'un rapport avec le monde extérieur. La télévision apparaît ainsi comme un compagnon, son bruit lointain devient, en quelque sorte, la sonorité de l'attente.

Un temps bloqué

« Demander l'asile, au début c'était pour retrouver la sécurité. Second plan, je passe du temps ici, mine de rien, je passe beaucoup de temps et qu'est-ce que je fais ? Je ne fais rien, je suis bloqué. Il faudrait que ce temps là soit à mon profit, que ce temps là puisse me permettre de me récréer, alors sans papiers qu'est-ce que je peux faire ? Un cas qui m'est arrivé, à l'université Paris 12, par exemple, là bas on me dit où est ton séjour et je présente mon récépissé de trois mois et on me dit non il faut un séjour d'un an et en plus comme t'es pas entré de manière régulière on ne peut rien faire, on ne peut pas t'accepter. Tu vois l'obstacle, tu te vois prisonnier, prisonnier de la France parce que le temps que t'es dans cet engrenage tu peux pas t'en aller, tu peux pas t'en aller à l'extérieur, t'es bloqué, tu ne peux pas bouger aussi largement que tu le veux, tu peux pas aller à l'école, t'es obligé de rester à la maison, c'est aussi difficile, c'est une situation d'oppression que je vis, donc, aujourd'hui je peux dire que demander l'asile c'est pour moi la possibilité d'avoir les papiers mais hier j'étais là, je me disais pas ça, c'était le statut de réfugié pour avoir la liberté, pour avoir ma liberté, mais maintenant ma liberté elle est encore, je sais pas comment appeler ça, elle est encore bloquée » (entretien, demandeur d'asile ivoirien, 19/12/05).

Aké a le sentiment qu'il ne peut pas exercer pleinement sa liberté, les problèmes ne sont pas les mêmes qu'au pays, bien évidemment, il n'est plus poursuivi, il n'est plus menacé et pourtant il éprouve que sa liberté est tout de même « bafouée » parce que (légalement) il « ne peut rien faire », il s'agit d'un temps bloqué. Dans cet extrait d'entretien l'attente apparaît comme non-productive et sa valeur négative liée à une sensation d'oppression. Lors d'un long après-midi comme ceux décrits plus haut, Aké ne dissimule pas son malaise : « La solitude tue, rester ici enfermé toute la journée ça me tue. Déjà je me sens un peu enfermé, en prison, il n'y a rien à faire et je m'ennuie », me dit-il. Cyr, demandeur d'asile congolais, manifeste un sentiment similaire lorsqu'il me confie, pendant un entretien, « ils nous bloquent ici, on ne peut rien faire. On ne sort ici que pour prendre de l'air, on perd notre temps, on ne fait rien de la journée ».

Il est clair que le temps se donne à éprouver et à penser de façon toute différente selon la situation et l'espace où l'on se trouve, de même que les usages de la temporalité, c'est-à-dire le jeu sur les possibles qu'elle offre, varient selon ces situations. Puisque les images d'une prison sont soulevées par certains résidents pour parler du CADA, il convient donc d'ap-

procher l'expérience du temps dans ces espaces d'enfermement afin d'explorer les ressemblances possibles.

Dans *Asiles*, Erving Goffman n'aborde pas de manière spécifique la question de la temporalité dans les institutions totales, si ce n'est pour indiquer que, dans la plupart des cas, « les reclus ont le sentiment très vif que le temps passé dans l'institution est un temps perdu, détruit, arraché à leur vie : c'est du temps à porter au compte des pertes, c'est un temps que l'on doit 'faire', 'tirer', 'tuer' » (1990 : 112). Dans le cas (exceptionnel) des prisons, le reclus connaît la durée de son séjour (sa peine). Pour le prisonnier, le temps de réclusion est une « période d'exil totale, hors de la vie », un hiatus social imposé. Dans une note en bas de page, Goffman (1990 : 113) fait allusion au « sentiment de non-existence » dans la période de réclusion en prison.

À partir d'une enquête dans une prison pour femmes au Portugal, Manuela Ivone Cunha (1997) argumente que le temps apparaît comme la référence omniprésente de la vie carcérale :

« Imprégnant auparavant la vie quotidienne, le temps, avec l'incarcération, s'est aussi transformé en objet distinct, en chose qu'on mesure, qu'on compte, qu'on calcule, qu'on évalue : un quart de la peine, la moitié de la peine, les deux tiers de la peine ; deux procès en instance, deux ans pour chacun, avec le cumul des peines ça fait trois ans, moins six mois de remise, une amnistie pour l'élection du président de la République, peut-être une autre à l'occasion de la visite du pape... » (1997 : 61).

Pour les demandeurs d'asile, le temps en CADA est, au contraire, assez difficile à calculer en raison de l'incertitude qui marque les délais bureaucratiques. Personne ne sait combien de temps va durer la procédure. En fait, il se produit une sorte de bouleversement des catégories temporelles, les demandeurs d'asile se retrouvent désorientés et manifestent leur incompréhension vis-à-vis des temps de la procédure d'asile. Comme le résumait Éliane, demandeuse d'asile congolaise, peu après son arrivée au foyer, « pendant qu'on attend, on ne peut pas trop se situer ».

En prison, le temps est non seulement chosifié mais il est également perçu comme un « temps suspendu » puisqu'il implique une interruption dans un parcours de vie signifiant ainsi une discontinuité par rapport au passé et au futur, comme s'il s'agissait d'une parenthèse. Ce qui se correspond avec l'interruption, cette sorte de halte, de pause, qui implique l'entrée en CADA, et donc l'attente, dans les parcours des

demandeurs d'asile rencontrés, tel qu'analysé dans le chapitre précédent. Dans cette perspective, le temps au foyer peut effectivement être pensé comme une parenthèse, un « temps suspendu » qui rend compte, de même que dans le cas analysé par Cunha (1997), d'un présent perçu comme immobile et en discontinuité avec un parcours antérieur, caractérisé, pour ce qui est des demandeurs d'asile, par la circulation (plus ou moins contrainte). Suri, une demandeuse d'asile sri lankaise, affirme en riant :

« Ici tu te trouves... ta vie est comme la dernière image d'un épisode de série, tu sais, quand les séries finissent apparaît « *To be continued* » [rires], et t'as envie de savoir ce qui va se passer après mais tu ne le sais pas, tu dois attendre jusqu'au prochain épisode » (entretien traduit de l'anglais, demandeuse d'asile sri lankaise, 12/01/2006).

L'analogie de Suri illustre bien la façon dont le présent est vécu au CADA : comme une sorte de mise en pause. Ce que Suri n'a pas dit dans l'entretien c'est que, à la différence des séries, les demandeurs d'asile ignorent la date du « prochain épisode ». L'expérience du présent figé en prison, nous explique Cunha (1997), est renforcée par l'écoulement indifférencié de la durée de l'emprisonnement, tissée de séquences répétitives. En effet, le rythme de la vie pénitentiaire est marqué par des régularités, des horaires bien convenus (pour la promenade, le travail, les repas, les visites, etc.). Il existe un encadrement précis et tous les jours sont pareils. Caractéristique des institutions totales goffmaniennes, les sphères de la vie n'étant pas séparées, le temps du travail et celui de loisir sont tous deux inclus dans la même durée de l'enfermement. Les visites hebdomadaires de la famille (donc le contact avec le monde extérieur) et les fêtes de Noël (point calendaire articulé, évidemment, sur le monde extérieur) constituent les seuls moments périodiques qui entrecoupent cette homogénéité du régime temporel dans la prison de Tires. Pour ce qui est des demandeurs d'asile en CADA, les journées ne sont pas aussi homogènes, les résidents peuvent aller et venir et leurs pratiques créent du temps. En tout cas, les rendez-vous concernant la demande d'asile (entretien avec un officier de protection à l'OFPPRA, convocation à la Cour nationale du droit d'asile, rendez-vous avec l'avocat) coupent la temporalité caractérisée par l'ennui en introduisant de nouvelles préoccupations, nouveaux espoirs, en somme, un renouvellement de l'attente.

La perception d'une vie entre parenthèse, « bloquée » et d'une temporalité d'une nature différente de celles dont on avait fait l'expérience aupa-

ravant, montre que la fragmentation du temps est liée à une fragmentation de l'espace. Pour les détenues de Tires, ces deux dimensions se confondent « et à 'extérieur' correspond aussi 'antérieur' » (1995 : 120). Les interlocutrices de Cunha parlent de la prison en termes d'« un monde à part » et d'« un temps à part ». Pour Cyr ou Aké, cette superposition apparaît lorsqu'ils disent être « bloqué(s) ». Dans les extraits ci-dessus on voit bien l'interconnexion qu'ils établissent entre les dimensions spatiale et temporelle : ils sont bloqués dans (et à cause de) l'attente, tout comme ils sont bloqués au foyer (en raison du confinement). Pareil lorsque Suri utilise un adverbe de lieu lorsqu'elle pourrait utiliser un adverbe de temps : elle dit « ici » alors qu'elle parle de son sentiment d'un présent mis en suspens et qu'elle aurait pu s'y référer en disant, par exemple, « maintenant ». On voit à l'œuvre la correspondance dont en parle Bauman (1999) entre une temporalité abondante, sans repères et un espace pesant, qui enserme le temps et qui caractérise la vie des vagabonds.

Dans le même sens, lorsque Aké raconte son histoire, il distingue de manière très claire deux temps vécus comme antithétiques, qui, en fait, correspondent aux deux espaces : le temps là-bas ; le temps ici :

« Quand il y a quelque chose d'aussi surprenant qu'arrive dans ta vie et que tu n'arrives pas à comprendre... Je ne peux pas comprendre comment avec des personnes que tu connais depuis toujours du coup pour rien, pour des raisons qui ne tiennent absolument pas, pour des questions d'idéologie, pour des questions de leadership on puisse venir jusqu'à assassiner... je ne comprends plus rien. De toute façon, ça s'est passé d'une manière flash, je me dis que c'est un rêve, un mauvais rêve, tout ça surtout à Bouaké, ça me cogne. Ce que j'ai déploré, le pire, c'est par rapport à ma mère (...) Je n'aurais jamais pensé à ça, tout c'était un flash. Ici, c'est différent, il y a du temps, c'est réel, c'est bien réel (...) il y a du temps, trop de temps » (entretien, demandeur d'asile ivoirien, 19/12/05).

Il semblerait qu'à la vie mouvementée, au temps rempli d'activités et d'événements, où les choses se passent de manière « flash » (et marquent sa fuite), ce qui correspond à la temporalité particulière (avant) et un espace précis (Bouaké), vient s'opposer le temps sans activités de l'attente au CADA, où l'ennui constitue le malaise impalpable et pourtant « réel » de la vie quotidienne au foyer, où « il y a trop de temps » (maintenant et « ici », au foyer, en France)⁷⁹.

L'opposition entre deux temporalités rappelle l'étude de Stéphane Beaud (1997, 2002) sur l'expérience de la temporalité de quatre étudiants d'une « cité » dont il suit une partie de la scolarité universitaire, pour qui

au temps plein et dense du lycée vient s'opposer le temps vide de la faculté. Au-delà du fait que la discipline scolaire est d'abord une discipline temporelle et fournisse un ordre temporel, en ce qui concerne Aké, son ancien horizon temporel (avant, en Côte d'Ivoire) lui permettait de structurer son emploi du temps tandis que maintenant (dans le passage ci-dessus désigné comme ici), « le temps est si étiré qu'il en devient presque abstrait » (Beaud, 2002 : 158).

La perception du « temps perdu » apparaît clairement chez les résidents des CADA, la dimension productive de l'attente étant généralement niée. Dans l'extrait d'entretien avec Aké, ci-dessus, cela est exprimé comme « trop de temps ». Il s'agit d'un temps à remplir, un temps qui est « de trop », ce qui renvoie à ce qu'Alfred Gell (1992) qualifie d'un langage « réificateur du temps », et qui correspond, tel que le note Cunha (1997 : 64), à un « régime temporel plus objectivé que vécu ». L'expansion et la contraction du temps sont illusoires et connues comme telles par ceux qui en font l'expérience. Aucun demandeur d'asile rencontré ne doute du passage du temps, bien qu'il apparaisse désincarné, comme suspendu. Le temps, en soi, n'est pas suspendu, il n'est pas en trop ni manquant. Ces impressions d'excès ou de manque viennent de ce qu'on attend plus du vécu que ce qu'il peut apporter (Nowotny, 1992). Un peu à la manière dont Drogo, protagoniste du roman *Le désert des Tartares*, fait l'expérience de l'attente dans le fort Bastiani, où il ne se passait rien, et le temps semblait comme arrêté. La même journée, écrit Dino Buzzati, avec ses événements identiques, se répète des centaines des fois sans faire un pas en avant. Ce qui est tout à fait en phase avec l'idée d'un « temps élastique » (Beaud, 1997).

Le temps est donc perçu comme une valeur et l'attente est généralement associée à la perte d'un bien (ainsi le temps est conçu comme un bien que l'on gagne ou que l'on peut perdre). La valeur de l'attente n'est que très rarement pensée en d'autres termes. Quelques personnes rencontrées en CADA estiment, pourtant, que la période d'attente au foyer leur donne la possibilité d'« apprendre tout cet engrenage » des codes (linguistique, bureaucratique, social) locaux qu'ils ignorent complètement ou en partie. Ce travail d'apprentissage offre ainsi un sens à l'attente qui permet de nuancer cette conception de la période en CADA comme étant exclusivement un « temps perdu ».

L'ennui de la chercheuse

Un peu plus d'un an après avoir commencé le terrain, alors que je discutais avec un collègue, il m'avoua son impossibilité d'appréhender tout ce qui se passait sur son terrain plein d'événements, de performances, d'effervescence à tout moment. Il n'avait pas un moment de répit, me disait-il angoissé, il sentait que le terrain lui filait entre les mains. Je me souviens de l'avoir envié un peu. Mon terrain semblait tout différent voire à l'opposé, j'observais le calme, la lassitude qui se mettait en place au quotidien. Cette conversation anodine m'a fait noter que le travail d'ethnographier l'attente soulève des questions particulières concernant la réflexivité de la chercheuse puisque je me voyais contrainte à faire face à mon propre ennui sur le terrain. Comment éviter cette sensation ? Ou plutôt, comment la prendre au sérieux ? Howard Becker (2002) raconte comment, lorsqu'il conduisait un travail photographique auprès de l'antenne de médecine du rock d'une clinique de San Francisco et qu'il se rendait régulièrement dans les concerts où cette antenne prenait en charge les besoins médicaux du public, au bout de quelque temps il a commencé à s'ennuyer et donc à ne plus prendre de photos. Il avait l'impression que globalement le temps passait sans que rien d'intéressant ne se produise. En s'interrogeant sur cet ennui, il a enfin compris qu'il était en train de reprendre à son compte un sentiment qui était général chez les bénévoles du poste de secours. Eux savaient ce qui était intéressant : un cas médical grave, voire potentiellement mortel. Or la plupart du temps les patients avaient besoin d'une aspirine pour des maux de tête ou un pansement.

L'ennui était parfois atrocement évident dans les couloirs et les chambres du CADA. Il m'arrivait parfois moi-même de m'ennuyer. Au début, mon seul réflexe était celui de décider que chaque fois que je me retrouverais moi-même en train de regarder la télévision « pour de vrai », j'arrêterais mon travail et je partirais. J'avoue que je l'ai fait deux ou trois fois. Puis, en relisant mes notes afin de comprendre ce sentiment de n'avoir pas grande chose à observer, j'ai compris que je m'étais approprié la lassitude ambiante, que j'avais fait mien l'ennui de mes enquêtés. Que j'avais négligé l'importance que pouvait avoir cette sensation quotidienne pour comprendre la vie des résidents. J'avais, en fait, sous-estimé ces moments « creux ». La question était donc de savoir comment ethnographier ce qui se passe lorsque, à première vue, il ne se passe rien. En d'autres termes, comment me débarrasser de l'ennui de mes interlocuteurs et poursuivre

mon travail d'observation avec la même attention que je porterais s'il s'agissait d'un moment d'effervescence collective, d'une cérémonie, d'un événement particulier ? Un peu à la manière de Becker (2002), qui s'est mis en devoir de photographier ce qui se passait quand rien ne se passait, j'ai donc commencé à prêter une attention particulière aux moments où *a priori* il ne se passait rien. Certes, il s'agissait d'un véritable effort que de ne pas tomber dans cette lassitude qui hante les chambres du foyer lorsqu'on y passe tout un après-midi à enchaîner les émissions télé les unes après les autres. Mais je me disais qu'il y avait là quelque chose à appréhender, des détails, de petits commentaires, des silences lourds de sens, des bruits lointains qui pouvaient dire quelque chose sur le quotidien des demandeurs d'asile en CADA. Prendre en compte mon ennui a ainsi joué un rôle important dans la construction de ma problématique sur l'attente.

* *

*

Le temps, on en convient, n'est pas une donnée objective et extérieure aux personnes. Au contraire, la pratique sociale fait le temps, un temps proprement social. Ainsi, le temps peut passer inaperçu, comme s'il allait de soi, lorsqu'on est pris dans une occupation (« je n'ai pas vu le temps passer » peut-on dire), dans ce même esprit, il peut passer « très vite ». Ou, au contraire, il peut passer trop lentement (« comme suspendu »), lorsqu'on s'ennuie.

L'ennui au CADA naît de l'absence d'activité à réaliser et se trouve renforcé par le cadre dans lequel se déploie l'attente, à savoir, dans un espace de confinement où les résidents n'ont rien d'autre à faire que passer leur temps à faire passer le temps. Dans ces pages, il a été question d'explorer l'expérience du temps « mort », « arrêté », duquel découle l'expérience de l'ennui au CADA. Lorsque le temps « ne passe pas », quand l'ennui gagne du terrain, l'attente se fait sentir et le présent est perçu comme « bloqué », non vécu.

Dans l'attente, l'inutilité des ces personnes apparaît en creux. Les demandeurs d'asile en CADA font l'expérience, un peu comme les chômeurs, du brouillage de leurs cadres temporels et se retrouvent, tout d'un coup, à avoir « trop » de temps. L'expérience d'un temps à remplir rappelle la figure des vagabonds dont parle Zygmunt Bauman (1999), qui vivent dans l'espace, un espace pesant, résistant, intouchable, qui enserre

le temps et renvoie à une temporalité vide, où il ne se passe jamais rien.

Les différences qui existent quant aux perceptions de l'attente en CADA procèdent, non pas d'une différence culturelle, de genre ou d'âge, mais des différents parcours des résidents. Leur profil, leur milieu d'origine, l'histoire qui provoque la migration, en un mot, leur trajectoire, permet de comprendre la multiplicité d'expériences (au pluriel) de l'attente. Or, quelles que soient leurs origines ou leurs trajectoires, tous les résidents possèdent une télévision. Elle est sans aucun doute le compagnon des demandeurs d'asile au CADA. Si elle permet d'apprendre le français, elle peut éventuellement structurer le temps de l'attente à partir des horaires des émissions. Elle peut aussi accompagner les tâches ménagères ou tout simplement être là, allumée, comme un bruit de fond qui garantirait la possibilité de communiquer avec le monde extérieur. La télévision constituerait ainsi, en quelque sorte, la sonorité de l'attente.

L'ennui, dont j'ai essayé d'étudier le contenu et la signification, rend évident à quel point les demandeurs d'asile sont loin de ce que l'on pourrait appeler en suivant Helga Nowotny (1992 : 16) d'une forme de « souveraineté temporelle », c'est-à-dire loin de délimiter un temps « à eux », un temps dont ils seraient maîtres.